

Deuxième échelon

**Il n'y a que deux conduites avec la vie :ou on la rêve
ou on l'accomplit**

René Clair

OPEN WAY

Au début, Open Way avait entraîné Hubert dans une forme de schizophrénie. Concilier ses nouvelles obligations professionnelles tout en préservant sa vie privée, imposait une recherche constante d'équilibre. Il oscillait en permanence entre la culpabilité et la peur. Blâmant ses absences familiales répétées, craignant de négliger ses affaires.

Son entreprise perturbait en particulier sa relation fusionnelle avec son fils. Les câlins du soir se faisaient moins réguliers et il sentait se distendre le lien invisible et fragile de complicité créé avec Gabriel. Il n'éprouvait que frustration de cette situation et cela le rendait nerveux. Souvent, Il se remémorait les paroles d'un ami, jeune entrepreneur comme lui : « Nombreux sont les responsables d'entreprise, notamment de jeunes pousses, qui confondent temps passé et temps vécu. Compter les heures n'a aucun intérêt, seule la présence dans le moment crée la qualité de l'instant. C'est tout ce qui fait la différence ! ». Alors, lorsque le poids du manque prenait trop d'importance, il rédigeait quelques messages à son fils pour lui confesser à mots couverts son amour, puis reprenait sa journée, revigoré.

Les mois passaient à un rythme accélérant le temps. En dépit de ses efforts la réussite tardait à venir, sa situation financière s'aggravait dangereusement et les conflits avec Sofia s'amplifiaient d'avantage.

Enfin, un jour vint la reconnaissance. Son bébé venait de remporter le concours de la start-up française de l'année lui offrant en plus d'une victoire inespérée, la faculté de retrouver une totale confiance dans les capacités d'Hubert de Boniface. Ce prix lui apporta le déclic nécessaire à son épanouissement et imposa ses choix. Dès lors, il commença à faire corps avec son entreprise, à sentir ses forces et ses faiblesses. Elle devenait tour à tour sa femme, sa maîtresse, son objet de désir, la mère de son enfant, le verre de Champagne, la nuit à l'hôtel, le réveil au petit matin... Les yeux imprégnés de fatigue, mais le cœur rempli de satisfaction, elle le nourrissait et transformait profondément son existence. Il n'allait plus au travail, il se rendait là où il vivait pleinement. « Choisir c'est renoncer » affirmait André Gide, l'excuse qu'il se donnait pour avoir totalement renoncé à sa famille sous couvert de la mettre à l'abri. Très vite, Open way prit une dimension internationale, renforçant son égo, et l'alimentant dans une sorte de mouvement perpétuel.

La fusion avec son entreprise était complète, pourtant Hubert n'en éprouvait pas plus de sérénité. Son insatiable désir de réussite, sa volonté de montrer à tous l'exemple de sa remarquable agilité d'esprit, de sa faculté à proposer sans cesse de nouvelles idées et son exceptionnelle capacité à les mettre en œuvre, déclenchaient

chez lui des angoisses incontrôlables allant parfois jusqu'à une sensation physique de vertige.

— Le business est un ogre qui dévore tout sur son passage , avait-il dit à son fils, provoquant chez ce dernier, la peur de voir son papa disparaître mangé par son travail.

Alors même que des équipes de plus en plus nombreuses l'accompagnaient, il ne laissait aucune décision d'importance lui échapper, exigeant de garder le contrôle sur tout et sur tous. Hubert voulait être le seul à influer sur l'avenir de sa société, quitte à s'imposer une concentration de chaque instant. Certes, il trouvait parfois pesant les sacrifices liés à ses responsabilités, mais il n'aurait envisagé ni voulu le moindre changement. Il serait le meilleur quoiqu'il en coûte !

Sofia vivait maintenant avec le fantôme de son mari. Elle entendait parler de lui à chaque instant, presse, télévision, soirée entre amies... mais ne le voyait, que lors de rendez-vous d'affaires ou de réceptions mondaines.

« Nous allons former une équipe », lui avait-il dévoilé à la suite de sa décision de changer de vie et de bouleverser complètement leur existence.

Les premières années de bonheur, de folie quotidienne et de désirs incontrôlables, ne pouvaient rien laisser entrevoir de la tournure que prenait leur relation. Lors de leur première rencontre en 1999, l'alchimie magnétique

de la séduction les avaient envahis. Un échange de regard, une réunion des cadres de l'entreprise, une femme délaissée par son mari... Un divorce, et un enfant plus tard, ils s'unissaient pour le meilleur et vivaient, depuis la création de l'entreprise, une vie remplie de bonheurs éphémères et de profondes rancœurs.

Hubert utilisait maintenant Sofia pour servir ses intérêts avant tout autre considération. Il appréciait de pouvoir arborer à son bras une compagne qui le flattait. Son allure, son envoûtante présence , imposait un silence pesant à chacune de ses apparitions en public. Son charme était tel, qu'elle aurait damné un saint en échange d'un seul de ses sourires. Profitant de la plastique avantageuse de son épouse, il en avait fait, peu à peu, l'enseigne au néon de ses relations publiques.

Pourtant, cela ne suffisait pas à sa volonté de tout contrôler. Collaboratrice par obligation, Sofia devait faire preuve d'une abnégation totale, pour la réussite d'Open Way. Hubert entendait « gérer » sa vie privée à la manière de son entreprise : dominateur et intransigeant.

Hubert cultivait en plus du désir de lui-même, la déstabilisation de ces interlocuteurs. Passant en un instant de l'euphorie à la colère, son attitude cyclothymique, forçait ses « équipes » à anticiper la moindre de ses réactions. « Cela les met constamment en éveil », avait-il avoué à Sofia. La réalité était un peu différente, Hubert souffrait de montrer ses faiblesses. Il avait au fond de lui la crainte de ne plus être à la hauteur des attentes de ses collaborateurs, de ses actionnaires, du monde. « La vie de tout capitaine d'industrie est de porter une croix invisible ». Cette allégation suffisait à justifier ses caprices et ses brusques sautes d'humeur.

Depuis que le succès lui avait offert une surface financière importante, sa détente de l'esprit se manifestait dans son acharnement tenace à se trouver de nouveaux jouets, hors de prix, dont il ne profiterait que peu.

— Le plaisir c'est la recherche, la chasse pour dénicher l'inégalable, le combat pour son acquisition et le désir d'en faire une pièce de ma collection. Le seul fait de détenir quelque chose de rare et d'unique, pas d'en jouir. C'est ma façon à moi de me reposer! affirma-t-il péremptoirement.

Depuis toujours, il avait eu ce goût du beau. Il éprouvait constamment le besoin de posséder le meilleur. Pensant étancher sa soif, il ne faisait que remplir son tonneau des danaïdes. Lors de la création d'Open Way, malgré une situation financière des plus délicates, il n'avait pas hésité à s'endetter plus que de raison pour assouvir son addiction

— Il faut impressionner pour être crédible, répétait-il à un entourage souvent en désaccord avec sa manière de dépenser de l'argent emprunté à ses proches.

— Si j'arrive à un rendez-vous avec un costume sur mesure, une montre de luxe et une voiture qui en jette, j'ai déjà fait un pas énorme. Éblouir, susciter l'envie, c'est la première clé !

La croyance en cette assertion justifiait tous les excès de son égo, et peu importe qu'elle reflète la vérité. L'essentiel ne se trouvait pas là. Tenir le cap, ne jamais rien lâcher sur ses superstitions, ses capacités hors normes, lui donnait la force de résister aux nombreuses turbulences.

Sofia considérait avec justesse la valeur professionnelle d'Hubert. Elle le savait talentueux et apte à construire les murs de leur réussite. Elle était là, près de lui, l'encourageant, le portant parfois sur ses épaules, malgré les échecs.

Abandonner son poste au sein d'un grand groupe de Télécommunication, n'avait pas été facile. Il avait pris sa décision sur un coup de tête, sans même en parler à sa compagne. Du jour au lendemain, il avait donné sa démission, quitté la boîte qui lui assurait un salaire plus que confortable, de nombreux avantages et une situation matérielle qui suffirait à beaucoup. Mais pour Hubert, sa vie de cadre sup ne lui convenait plus. Il ne supportait plus de devoir se battre constamment pour défendre ses idées face à des gens qu'il considérait moins talentueux. Il refusait de continuer à évoluer dans un milieu où la compétence représentait moins que la capacité à être proche du seigneur des lieux, où la combinaison politique-relations importait plus que la valeur professionnelle, où les intérêts d'un petit nombre l'emportaient sur celui de l'entreprise. Ce combat permanent ne lui laissait qu'un goût amer. Malgré la grande respectabilité dont il bénéficiait dans son travail, il n'y trouvait plus suffisamment de satisfaction personnelle. Il ne lui restait que l'impression désagréable d'avoir une laisse, l'empêchant d'exprimer pleinement son talent.

— Je sais que je peux faire mieux, les battre tous à leurs propres jeux.

Voilà ce qu'il avait annoncé à Sofia, ce jeudi après-midi de printemps devant les grilles de l'école de leur fils Gabriel. Après la classe, ils les avaient amenés manger une glace italienne dans le petit jardin attenant au collège Sainte-Geneviève, l'institution catholique privée où toute la famille de Boniface avait passé sa scolarité. Tout en croquant dans une boule rhum raisin, un parfum qui le renvoyait à des souvenirs d'enfance, il prenait le temps d'expliquer ce qu'il envisageait de faire.

Depuis plusieurs mois, il développait, avec une petite équipe, une application qu'il voulait proposer à la direction afin de l'inclure dans un package d'offres. Confronté à des questions de politiques internes et de guerres

ouvertes entre son département de R&D et le service commercial, son travail avait été mis au placard et lui avec. Ce désaveu était la « goutte de trop ». Il ne se voyait plus en supporter davantage et avait fini par se convaincre qu'il était le seul responsable de son avenir. Il était temps de le démontrer.

Sa femme buvait ses paroles lui accordant une confiance sans bornes. Elle appréciait de sentir son souffle puissant l'envahir. Celui qui partageait sa vie depuis treize ans allait lui offrir de dévorer le monde à ses côtés. Elle n'avait aucun doute là-dessus, rien ni personne ne remettrait en cause son soutien inconditionnel envers son homme.

Oubliées la souffrance puis la jalousie qui s'étaient doucement installées à son égard après la naissance de Gabriel. Oubliées les disputes aux motifs accessoires, l'accumulation d'incompréhensions. Oubliée la vie quotidienne, les trahisons. L'amour se partage, la jalousie s'additionne... L'éloignement progressif apparu au sein du couple ne serait plus d'actualité. Dorénavant, il aurait besoin d'elle comme soutien, elle pourrait casser l'extraordinaire relation qu'il avait construite avec son fils et récupérer un peu de l'affection de ce dernier. Créer une entreprise ne laisserait plus à son mari le loisir de s'occuper autant du petit Gabriel. Elle aurait sa revanche et serait la gagnante de tous les chapitres de ce nouveau roman.

Rapidement, la précarité de cette nouvelle vie changea ses plans et provoqua chez elle des moments de profond désespoir, renforcé par les dépenses inconsidérées d'Hubert pour maintenir leur train de vie. Au fur et à mesure, toutes ses peurs remontèrent à la surface aussi sûrement qu'un scaphandrier en perdition. Qu'allait-il rester de sa vie d'avant, de ses amis, ... de son mari ? Cette situation n'avait fait qu'empirer sa relation avec son fils. Une angoisse intense s'emparait d'elle à chaque fois qu'elle devait affronter le regard de ses amies et de ses parents. Elle aurait voulu faire montre de la même force qu'Hubert, mais cela lui était insurmontable. Parfois, la peur de la déchéance était si forte, qu'elle aurait voulu avoir la force de renoncer. Mais elle n'avait pas non plus ce courage.

Puis, vint le temps des éclaircies, les nuages se firent de plus en plus rares. L'ombre des difficultés économiques avait laissé place à un soleil radieux. Depuis que leur situation s'était profondément améliorée, ses rêves disparurent avec le vent de la réussite. Tous louaient la faculté d'anticipation, la capacité à prendre des risques, la vision d'Hubert de Boniface, son mari. La planète business avait trouvé une résonance symbolique à ses initiales HDB (Human Development Board). Pour nombreux d'entrepreneurs avides de gagner toujours plus, il était devenu le modèle à suivre. Tous considéraient que le

développement de l'homme ne pouvait se faire que dans l'accumulation de richesse.

Sofia regardait ce spectacle avec désolation. Son époux vivait dans le déni de ce qu'elle avait dû lui pardonner et endurer par amour. A aucun moment, il ne manifestait la moindre reconnaissance à son égard. Ces rêves d'une existence pleine de gratitude s'étaient évanois comme le carrosse de cendrillon après le bal. Elle avait épousé le prince, mais il s'était transformé en courant d'air accaparé par ses propres préoccupations. Elle se mit à éprouver de la nostalgie pour sa vie d'avant quand il n'était qu'un cadre d'entreprise bien payé et attentionné. Elle regrettait la complicité d'Hubert et de son fils qui l'avait pourtant tant fait souffrir en l'excluant. Il était trop tard désormais, Gabriel avait grandi, le temps des câlins se terminait naturellement et elle ne pourrait plus jamais les vivre !

Au fil du temps, Sofia s'installa dans une vie sans Hubert. Ses journées n'étaient faites que d'obligations, de représentations mondaines se consacrant à tout un tas d'œuvres caritatives soutenues de loin par son « associé » .

De temps à autre, pour la séduire, Hubert s'amusait à lui glisser à l'oreille
— C'est en 1999, que j'ai fait la plus importante rencontre du 20° siècle !

LA RENCONTRE

Assis dans son fauteuil Lounge Chair crée par Charles et Eames, Hubert était impatient de recevoir ce visiteur mystérieux. Depuis que son assistante l'avait ajouté à son agenda sans plus d'explication, il n'avait cessé de penser à ce rendez-vous. Comment ce quidam qu'il ne connaissait pas, avait-il pu entrer en contact avec lui ? Comment avait-il pu forcer le barrage de son assistante, un vrai pitbull, qui avait refusé de le mettre en relation avec le président de la BPI (Banque Publique d'Investissement) quelques semaines auparavant, au prétexte qu'il n'avait pas voulu indiquer le motif de sa demande ? Même si elle faisait parfois un peu de zèle, elle lui permettait de faire le tri parmi les nombreux appels qu'il recevait quotidiennement. Prendre le recul suffisant à l'analyse d'une situation avant de répondre à un interlocuteur, voilà le job de Sophie, sa merveilleuse collaboratrice, à ses côtés depuis la création de son entreprise. Elle avait connu toutes les étapes de son ascension et l'avait toujours suivi aveuglément. Supportant ses coups de colère, ses débordements de joie, restant continuellement à sa place, ni trop loin et surtout pas trop près pour ne pas risquer de compromettre ce qu'elle voyait comme une « amitié professionnelle ». Alors, comment ce monsieur, dont le nom ne lui venait pas en mémoire avait-il pu obtenir un entretien directement avec le boss ? En

interrogeant Sophie, cette dernière lui avait juste recommandé d'écouter ce qu'il avait à lui dire. Il était hors de question pour lui de remettre en cause une rare demande de la part de sa « partenaire ».

— Monsieur, dois-je prévenir votre rendez-vous de votre arrivée maintenant? L'interphone relaya la voix douce de Sophie.

— Faites le entrer.

La grande porte en bois sculpté s'ouvrit sur un homme de taille moyenne, n'ayant pas de signe distinctif, pas de tenue spécialement élégante, mais non dépourvue de style. Un monsieur tout le monde, plutôt bien mis, mais sans ostentation.

— Je vous en prie, prenez place.

Hubert installa l'homme dans le coin salon, de son immense bureau.

— Alors, monsieur... pouvez-vous me rappeler votre nom ?

— Cela n'a aucune importance. La réponse fut courte et cinglante.

Hubert n'appréciait pas que quiconque puisse lui parler de la sorte, encore moins de la part d'un inconnu qui s'était introduit dans son espace, sans aucune recommandation. Il se leva sans attendre et au moment où il allait congédier l'intrus, celui-ci reprit la parole.

— Allons, Hubert, installe-toi dans ce superbe canapé.

Le ton plus que décontracté de son interlocuteur finit par l'agacer complètement.

Comment pouvait on se comporter ainsi avec HDB et continuer à profiter une seconde de plus de son hospitalité ?

— Allons, ne panique pas, viens à côté de moi.

— Mais vous vous prenez pour qui ? Comment osez-vous me parler avec tant de familiarité ?

— Peut-être parce que justement, je suis de ta famille.

Hubert reçut la nouvelle comme un uppercut, et se retrouva au tapis. Assis sur la table face à son interlocuteur, il se ressaisit presque instantanément.

— Mais qu'est-ce que ces foutaises ? Vous êtes venu pour me soutirer de l'argent avec une histoire rocambolesque. Dans deux minutes vous allez me dire que vous faites partie d'une branche de la famille disparue, que votre papa, votre frère ou que sais-je votre femme qui est la petite cousine de la nièce de ma sœur, a une grave maladie et que je suis le seul à pouvoir la rapatrier du Brésil pour la faire soigner en France.

En terminant sa phrase, Hubert se demanda pourquoi justement il avait cité le Brésil dans sa diatribe. De toute façon, la seule chose à faire était de jeter l'intrus, dont il ne connaissait toujours pas le nom, pour retourner vaquer à des affaires plus sérieuses.

— Je vois que tu n'es pas en capacité de m'écouter pour le moment, alors je vais juste te remettre ce mot que je t'ai écrit.

Hubert ne voulait décidément rien entendre. Pourquoi faudrait-il continuer à perdre son temps avec les conneries de cet illuminé ? Il longea son grand bureau en verre et appuya sur la touche Sophie de son téléphone.

— Sophie, putain de merde, mais c'est quoi ce rendez-vous, contactez la sécu et fichez moi ça dehors.

— Ne te donne pas cette peine, je pars de moi-même. Je constate, que tu n'es pas encore prêt. Je te prie de bien vouloir m'excuser de t'avoir importuné, garde ce bout de papier et appelle moi quand tu y verras plus clair, ta charmante Sophie a mes coordonnées. Mon départ est prévu dans deux jours.

La porte s'ouvrit et deux colosses en costume bleu nuit arrivèrent essoufflés.

— Au revoir messieurs.

L'homme quitta la pièce sans l'aide des serviteurs de dieu, un léger rictus sur le coin de sa lèvre.

— C'est bon, vérifiez qu'il sorte bien de l'immeuble.

Sans utiliser l'interphone, Hubert se mit à hurler le nom de son assistante.

— Putain Sophie, mais qu'est-ce qui vous a pris ?

Elle accourut de suite auprès de son patron.

— Ce monsieur m'a appelé plusieurs fois, il tenait à vous rencontrer personnellement. Il prétendait être de votre famille.

Hubert, lui coupa la parole.

— Mais bordel, Sophie, vous avez décidé de me rendre fou. Depuis quand n'importe quel malade peut-il s'introduire dans mon bureau ?

— Vous savez pourtant que je veille sur...

Hubert l'interrompt à nouveau.

— Vous appelez ça veiller sur moi ? je dis que c'est véritablement n'importe quoi. Hubert employa un ton sec qu'il n'avait jamais eu avec elle auparavant.

Leurs relations parfois tumultueuses étaient jusqu'alors toujours restées respectueuses même si le vocabulaire imagé d'Hubert pouvait faire croire le contraire. Le calme froid d'Hubert commençait à inquiéter Sophie. Son modèle était au-delà de la simple colère réflexe, il lui en voulait et elle ne pouvait supporter qu'il remette en cause son dévouement.

— Taisez-vous maintenant, laissez-moi m'exprimer et vous expliquer.

Cette fois c'était Sophie qui surprit Hubert par son attitude. Il s'assit dans son fauteuil et essaya de réfréner le feu intérieur qui consumait sa capacité de réflexion.

— Voilà, comme je faisais toujours barrage, j'ai reçu il y a trois jours un colis à mon nom. Cela m'a d'abord interpellée alors j'ai ordonné à la sécurité de faire un scan pour vérifier qu'il n'y avait rien de suspect dans ces entrailles, on ne sait jamais. Une fois rassurée je l'ai ouvert et j'ai trouvé une photo qui semblait avoir été déchirée en deux et un mot : « Je pense qu'Hubert sera désireux de retrouver son enfance ».

J'ai de suite pris contact avec votre sœur. Elle m'a demandé où j'avais bien pu récupérer une photo de la maison de votre grand-mère. Sur le courrier, il était aussi écrit : « ne dites rien à Hubert, j'ai une surprise pour lui ». Je ne souhaitais pas être indiscret, je connais peu votre histoire familiale, mais je sais qu'elle a été compliquée. Je suis désolée peut-être aurais-je dû vous en parler avant, mais j'ai pensé qu'il ne fallait pas pour une fois que j'intervienne et que je laisse les choses se faire. Je suis vraiment confuse d'avoir voulu préserver votre intimité, j'ai eu tort.

— Ce n'est rien, c'est à moi de m'excuser d'avoir douté de votre loyauté et de votre travail. Pouvez-vous me montrer la photo ?

Sophie semblait gênée.

— Alors, cette photo ? insista Hubert.

— Je suis désolée, en arrivant, ce monsieur m'a demandé de la lui remettre afin qu'il vous la donne directement. J'ai bien peur qu'il soit parti avec !

— Putain...

Un long silence glaça la pièce. Hubert prit le papier où il était écrit :

— Appelle-moi quand tu seras calmé, n'oublie pas, je pars au Brésil dans deux jours.

« *Quelle outrecuidance !* », pensa Hubert.

Comment cet individu qu'il ne connaissait pas avait-il pu prévoir son coup de sang ?

POURQUOI

Hubert ne pouvait s'empêcher de repenser à cet étrange personnage qui avait investi son bureau. Dans l'énerverement du moment, il avait oublié de noter son nom. Mais l'avait-il simplement mentionné ? Impossible de se souvenir. Et ce mot, que signifiait-il ?

« Pourquoi faudrait-il que je reprenne contact avec quelqu'un dont j'ignore tout jusqu'à son patronyme ? » se demanda Hubert.

Au volant de son Aston DB11 Amr, il descendait l'avenue des Champs-Élysées. Son rendez-vous avec le remplaçant de Mike Kitchen à la tête d'Alan, l'une des plus importante capitalisation boursière de la tech, représentait une opportunité à ne pas rater. Ces dernières années, cette société n'était que le miroir d'elle-même. Elle se devait de reprendre le lead sur ses compétiteurs. Une seule solution pour elle, l'innovation ! Frapper fort pour mettre à plat la concurrence. Hubert le savait et il était fier de ce rendez-vous. Lui qui des années auparavant était un aficionado de leurs produits, s'en était détourné petit à petit comme beaucoup d'utilisateurs. « Dare Alan » n'était plus un slogan applicable à la marque tant l'offre de produits souffrait désormais de la comparaison avec d'autres acteurs plus à la pointe de la technologie. Les clients achetaient toujours une image de qualité, une forme d'éthique pour leurs

données personnelles et un service hors du commun, mais des produits sans aucune âme. Cela commençait à se voir et ne justifiait plus les prix exorbitants pratiqués par l'entreprise. Bien évidemment cela permettait encore à la société d'avoir une rentabilité à un niveau exceptionnel quoiqu'elle fût en chute libre depuis ces derniers mois. Arrivé place de la concorde, face à l'Hôtel de Crillon, Hubert arrêta son coupé au milieu de la rue. Le portier se dirigea vers lui. Au moment où il voulut saisir la poignée de la voiture, Hubert enclencha la boîte en position « sport plus », appuya sur l'accélérateur et vit l'énorme compte tour central grimper à la vitesse de ces plus de 600 cv, faisant crisser les pneus sur les pavés parisiens. L'homme eut à peine le temps de s'écartez pour ne pas se retrouver un pied écrasé par l'engin.

— Sophie, envoyez-moi sur mon GPS l'itinéraire pour me rendre à l'hôtel de l'individu que j'ai foutu à la porte l'autre jour.

— Vous n'avez pas rendez-vous au Crillon avec Leno Mulson ?

— Justement, trouvez une excuse et reportez le. Il n'est pas à une minute.

— Vous êtes sûr, mais la réunion est prévue depuis plusieurs semaines et vous attendiez depuis longtemps cette rencontre.

— Je sais, mais faites ce que je vous dis et épargnez-moi vos commentaires.

— Bien Chef. Autre chose ? Hubert avait déjà raccroché. C'était la deuxième fois qu'il s'adressait à elle de la sorte. Elle regrettait d'avoir été à l'origine de cette entrevue. « Le patron avait-il perdu complètement la tête pour annuler un rendez-vous avec LE responsable d'Alan ? » Le téléphone sonna de nouveau.

— C'est quoi le nom du mec ?

— Bonjour, Hubert. Il s'appelle Jonathan Taillandier.

Hubert avait encore une fois raccroché sans même un merci. Une larme coula sur sa joue, elle s'en voulait plus que jamais.

JE SUIS FOU

« Je suis un fou. Annuler un entretien avec mon maître, Leno Mulson. Le mec qui a eu l'idée de fusionner sa première société avec un acteur plus grand que lui et de finir par en prendre le contrôle à seulement 29 ans. Celui qui a pris le risque de tout remettre en cause pour créer, y compris sa fortune personnelle pour créer Volta, en partant d'une page blanche malgré la présence de constructeurs installés depuis des décennies et d'en faire l'industrie du secteur la mieux cotée au monde. Le mec qui est devenu l'un des principaux acteurs dans la conquête spatiale. Ce mec qui, juste après avoir accepté le poste de Chairman exécutive du board d'Alan, avait pris son téléphone pour m'appeler moi, le Frenchy. Ce mec avec qui il avait eu une conversation sur l'avenir de la boîte créée par Steve Job, un autre de ses modèles. »

Lors de l'entretien, Leno lui avait expliqué qu'il ne pouvait pas laisser Alan se déliter sans rien faire, qu'il fallait du sang neuf et qu'il comptait sur HDB pour cela. Ce mec, qu'il admirait, il venait de le jeter comme un vulgaire démarcheur d'aspirateur.

« Je suis fou, complètement fou. »

Dans la magnifique symphonie du V12, trois légères notes à peine perceptibles essayaient de se faire remarquer. Une deuxième fois et Hubert

appuya sur OK pour balancer le plan sur le GPS de sa voiture. Sophie avait aussi envoyé un message, il valida la lecture et monta le son.

— Hubert, c'est OK pour le rendez-vous avec Leno. Je me suis bien débrouillée.

« *Elle n'avait pas dit bonjour, était-elle fâchée ? On réglerait cela plus tard avec un petit cadeau* » pensa-t-il en passant devant la boutique Hermès.

Les quais de Seine, à l'angle de la place de l'Édit de Nantes et de la rue de Crimée où se trouvait l'hôtel, avaient complètement changé depuis son enfance. Comme beaucoup de quartiers populaires, de nombreux Bobos, Intellos-artistes avaient pris possession des lieux au début des années 2000. Mais l'accélération avait été massive à la suite de la crise économique de 2008. La population autochtone avait laissé peu à peu tous ces profiteurs s'emparer de ces rues, de ces faubourgs. Hubert lui-même avait pensé acheter un loft pour son fils, mais celui-ci trouvait l'endroit trop Hype pour lui. Arrivé devant le desk, Hubert demanda à ce que l'on prévienne Mr Taillandier, de sa présence. À peine 10 minutes plus tard, Jonathan retrouvait Hubert au bar avec une coupe de champagne à la main.

— Je vois que l'on ne s'embête pas. Tu vas mieux ?

Les lèvres d'Hubert restèrent scellées et seul un léger grognement se fit entendre

— Bon si tu es ici c'est que tu as décidé de me parler finalement alors je t'écoute.

— Pardon ? rétorqua Hubert.

— Je t'écoute mon vieux.

— Mais vous vous moquez de moi, c'est vous qui avez fait irruption chez moi.

— Je sais, je pensais juste que tu voulais t'excuser pour ta conduite d'hier.

— Bon arrêtez de tourner en rond, dites-moi ce que vous avez à me raconter, après je retournerai faire ce que je n'aurais pas dû mettre en stand-by.

— Ton rendez-vous avec Leno Mulson.

Hubert resta quoi. Comment cet inconnu pouvait-il être au courant de cette rencontre totalement secrète y compris du staff des deux entreprises ? Hubert avait insisté, lors de la mise au point de cette entrevue, pour ne rien divulguer avant d'avoir l'espoir d'un éventuel accord. Il jugeait indispensable de ne pas affoler les marchés, Leno étant coutumier des « coups de COM ».

— De quoi parles-tu ? demanda Hubert.

— Tu as faim ?

Cette faculté à ne pas répondre aux questions et à louvoyer en permanence avait le don de l'exaspérer.

— Je désirerais savoir pourquoi je suis là.

— Parce que tu l'as voulu, tu es libre de partir.

Hubert aurait bien repris sa voiture et foncé jusqu'au Crillon, néanmoins la curiosité était la plus forte.

— Allez je t'offre un dîner sur les bords de seine, il y a plein de restos sympas dans le coin et tous plus originaux les uns que les autres, cela vaut bien un repas dans un salon particulier d'un palace, n'est-il pas ?

— Comment sais-tu où je devais rencontrer Leno Mulson,

— J'avais donc raison, viens, mon avion décolle demain et j'ai encore plein de choses à régler avant de quitter Paris.

— Monsieur Taillandier, je préfère vous prévenir. J'accepte votre invitation, mais si ce que vous avez à me dire ne me convient pas, je trouverai un moyen pour que non seulement vous ne preniez pas votre vol, mais pour que vous passiez un moment inoubliable avec certaines de mes relations peu recommandables.

— Entendu, on y va maintenant?